

BOULETTE RUSSE

Vendredi 23 janvier, 9h21, commissariat de Meaux.

— Qui c'est ce type qui arrive avec un chapeau de cow-boy et des santiags ? demande Irina, dans le hall, le regard tourné vers le parking.

En effet, quelques secondes plus tard, un jeune homme déguisé en cow-boy pénètre dans le commissariat.

— Ghislain Palardoux ? demande Irina, abasourdie.

— Troufignon a disparu, il est pas à l'appart', je m'inquiète, dit en effet Ghislain Palardoux.

— C'est quoi cette tenue ?

— Un hommage à mon père : vu que j'étais pas là pour l'enterrement, je célèbre sa mémoire à ma façon. Mais où est Hector ?

— Hector est mort, chante J.-G en tenue Albator.

— Quoi ? demande Ghislain horrifié.

— Non, c'est rien, c'est dans la chanson des Rita Mitsouko « Les histoires d'A ».

— Vous connaissez déjà toutes les subtilités de notre patrimoine culturel, Irina, bravo quel bel exemple d'intégration !

— Il m'a emmené à la soirée Karaoké spécial années 80. Vous voulez que je vous chante « Nuit de folie » ?

— Non, ça ira, une autre fois peut-être. Où est Hector ?

— Ah, Hector ? Aux toilettes, dans un sale état.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il est pas blessé au moins ?

— « Il allait retrouver Gertrude » poursuit J. « Albator » G. en se contorsionnant dans sa tenue de super héros et en chantant dans une baguette de pain.

— Mais non, vous inquiétez pas, c'est juste qu'il a fait un peu trop la fête hier et...

Le nain arrive dans le hall, en tongs vert fluo, caleçon rose, une bouteille à la main.

— Salut Ghis, t'en veux ?

— Sans façon, la vodka à 9 heures du matin, c'est pas mon truc.

— T'as raison. Moi je fume la vie par les deux bouts mais y a pas de secret, tu bois, tu pisses, tu re-bois, tu re-pisses, j'ai dû me vider d'au moins trois litres ce matin.

— Espèce de nain vicieux, attaque Albator, sans raison apparente.

— Ferme-la, Albator de pacotille, sous-Ulysse 31, je suis sûr que même un Bisounours il te casse la gueule.

Une bagarre éclate entre les deux collègues et Claude les sépare avant d'examiner Ghislain d'un œil expert.

— Wah !T'es drôlement mignon comme ça Ghislain, j'espère que t'as pas un cow-boy qui t'attend sur son cheval sur le parking ?

— Non, Claude, je doute de beaucoup de choses, à peu près de tout en fait, mais pas de mon hétérosexualité.

— Ca tombe bien : Clémence te cherche et elle a un cadeau un peu spécial pour toi, dit J.-G.

— Laisse cette gamine, Ghislain et intéresse-toi plutôt à une vraie femme, dit Claude et faisant ressortir sa poitrine.

— Claude, vous seriez pas en train de me draguer ?

— Si, pourquoi ? Je meurs d'envie d'essayer mon nouveau sexe.

— Vous savez où est Chantal ? D'habitude elle squatte la machine à café à cette heure-là.

— Elle est interrogée par Margaritos.

Palardoux se précipite en salle d'interrogatoire, un peu entravé par ses bottes pointues. Il découvre Margaritos en train de cuisiner une suspecte.

— Excusez-moi, Margaritos mais où est Chantal, Claude m'a dit qu'elle était là ?

— C'est moi, dit la femme assise en face de Margaritos, une petite femme à moitié chauve, camée à mort, à qui il est impossible de donner un âge.

— Madame, je ne sais pas qui vous êtes mais vous n'êtes pas Chantal.

— Si, si, j'ai des gros trous de mémoire mais je suis sûre que ma mère m'a appelé Chantal : pourquoi vous croyez que je me drogue ?

Margaritos sort dans le couloir et explique tout à Ghislain :

— Chantal Puydebec, une camée, son gamin et ses copains ont été trucidés à sa fête d'anniversaire hier après-midi pendant qu'elle était partie chez son dealer. Pour moi c'est elle qui a fait le coup, elle avait pris tellement de speed qu'elle est rentrée chez elle sans se rendre compte de rien, c'est les parents des mioches qui sont allés sur place rechercher leurs mômes qui nous ont prévenus en voyant la boucherie. Garrec est déjà sur les lieux, elle t'attend là-bas, tiens voilà l'adresse.

Ghislain est sur le point de partir quand il croise Clémence dans l'entrée :

— Salut, Ghis, j'ai appris pour ton père, désolée, dit-elle en lui touchant le bras. Tiens, j'ai un petit cadeau pour toi, je sais bien que ça remplacera pas ton père mais...

Ghislain prend le paquet cadeau qu'elle lui tend, l'ouvre et découvre une collection de slips arc-en-ciel.

— Euh, merci, merci, ça me touche.

— Y en a 8 : un pour chaque jour de la semaine et un fantaisie pour les jours fériés.

— Je ne sais pas comment te remercier...

— Un dîner peut-être ?

— Avec qui ?

— Ben avec toi.

— Ah. D'accord, demain ça te va ?

— Ok. Bon, à plus tard, alors, t'as une enquête sur les bras, non ?

— Ouais, salut et encore merci, bredouille Ghislain embarrassé, en quittant le commissariat avec sa tenue de cow-boy et son lot de slips multicolores à la main.

9h59, quartier pavillonnaire d'une banlieue chic, rue Jacques Séguéla. Ghislain arrive sur les lieux, gare sa voiture à côté de celle de sa supérieure et la rejoint à l'intérieur.

— Me voilà, chef, désolé pour le ret

— Ah, Palardoux, c'est pas trop tôt ! dit-elle sans même se retourner, occupée à examiner le sang sur les murs du salon.

Elle se retourne et éclate de rire en le voyant :

— Vous avez une de ces dégaines, on dirait que vous venez de vous faire recalier pour le casting du remake porno cheap de « Brokeback Mountain », et puis c'est quoi ces slibards ?

— Un cadeau de Clém'.

— Eh ben, on dirait que ça avance vite entre vous deux.

— Je l'invite demain soir à dîner, enfin elle m'invite, disons plutôt que c'est elle qui m'a forcé à l'inviter.

— Dis donc, on dirait qu'elle sait ce qu'elle veut la gamine. Méfiez-vous quand même, ce genre de filles ça commence par vous offrir des slips et ensuite c'est l'escalade : elle va vous faire changer de banque, de compagnie d'assurance, de dentiste et sans que vous ayez le temps de dire ouf y aura un bébé en route et vous serait endetté sur 20 ans pour payer un pavillon avec jardin pour le chien et les enfants, du genre de celui-là.

— C'est sûr, ça fait réfléchir, merci pour le conseil chef, mais on n'en est pas là.

— Bon, revenons à notre enquête : comme vous pouvez le voir, c'est signé du tueur art-déco, pas de doute.

Les murs sont couverts de sang, des tripes d'enfants pendent au plafond en guise de guirlandes et un assemblage de cadavres sanguinolents forme un mélange d'épouvantail dégueu et de sapin de Noël d'outre-tombe. Palardoux se met à sangloter.

— Pleurez pas, Ghislain.

— Non, c'est rien, c'est juste que ça me fait penser à tous les anniversaires que j'ai passé sans mon père, et maintenant c'est trop tard. Hier, j'étais en Belgique, j'ai retrouvé sa trace : il vivait sous le nom de Gustavo Samba.

— Super, il est vivant alors, quel que soit son nom.

— Ben non, justement, j'ai trouvé qu'une tombe : il est mort y a trois semaines.

— Merde.

— D'où ma tenue : y avait une vache sur sa tombe.

— Une vache ? L'animal ?

— Pas une vraie vache, une reproduction en simili-bronze faite par un artiste local. Il faisait du rodéo apparemment, et c'est ma façon de lui rendre hommage.

— Je comprends mais pour l'enquête de voisinage, ça va pas être évident.

— Vous voulez que je rentre me changer ?

— Non, tant pis, on n'a pas le temps, faut qu'on choppe le Valérie Damidot des serial killers.

— Qu'est-ce que dit Margouling ?

— Des conneries, comme d'habitude. Ben, il est là, demandez-lui vous-même.

A cet instant, Tchang Margouling débarque dans le salon qui ressemble à une boucherie halal clandestine du 93.

— De retour, Ghislain ? Je te préviens, j'ai une longueur d'avance sur toi avec Clémence.

— J'suis pas si sûr : regarde, elle m'a offert des slips, dit Ghislain en montrant sa collection de sous-vêtements arc-en-ciel.

— T'es sûr que c'est pas plutôt pour se foutre de ta gueule ?

— Et le rencard de demain soir, c'est aussi pour se foutre de moi ?

— Pendant que t'étais absent, il s'est passé des trucs très beaux et très profonds entre elle et moi et je crois que c'est moi qui ai la priorité.

— D'où la priorité ?! N'importe quoi !

— A moins qu'on la partage, les couples à trois ça peut être cool.

— T'es vraiment qu'un connard, Margouling : Clém c'est pas une de tes pétasses.

— Quoi ? Répète un peu, minus à santiags !

— Ecoutez les gars, on a du boulot là, dit Garrec pour essayer de calmer les esprits.

— En tout cas, c'est du taf de première bourre, cet épouvantail humain : huit cadavres de gosses assemblés qui forment un « corps » en uniforme de flic avec une perruque, ça en jète. Vous trouvez pas qu'on dirait Benjamin Castaldi ? dit Tchang en s'approchant du corps.

— Attendez, y a pas écrit un truc sous la perruque, relevez ses cheveux, dit Chantal en s'approchant de la « construction ».

— Merde, dit l'expert en découvrant le mot « Garrec » écrit sur le front au couteau. Le tueur art-déco en a après vous.

— Encore un barge qui m'en veut personnellement, fais chier, c'est le genre de trucs qui me fait regretter de pas être ornithologue.

Après quelques minutes de recherche d'indices, Garrec trouve un pétale de fleur à quelques mètres d'une fenêtre ouverte.

— Y a un bouquet quelque part ? demande-t-elle.

— Non, je crois pas, dit Palardoux en regardant autour de lui.

— Allez voir dans les autres pièces au cas où.

— Non, y a pas de bouquet, dit-il deux minutes plus tard.

— Allez voir dans le jardin si vous trouvez pas de fleurs correspondant à ce pétale, c'est des dahlias on dirait. Sinon regardez dans les jardins des voisins.

Il s'exécute et revient en confirmant qu'il y a un pied de dahlias de la même couleur chez les voisins où Garrec l'envoie dare-dare.

10h12, Palardoux sonne à la porte des voisins et un gugusse lui ouvre :

— Bonjour, famille Guérard, clowns de père en fils depuis 1876, anniversaire, bar-mitsva, enterrement de vie de jeune fille, mariage et même enterrement si vous voulez, débitez d'un trait un hurluberlu en costume trop grand et immenses chaussures bicolores en réajustant son nez rouge et en faisant jaillir de l'eau tiède de son nœud papillon.

— J'ai pas d'enterrement en vue, mais merci quand même. Inspecteur Palardoux, j'enquête sur le carnage qui a eu lieu dans la maison à côté.

— Asseyez-vous, je vous en prie, l'invite la mère clown qui vient d'arriver au salon.

Ghislain s'assoit sur le canapé et un bruit suspect s'échappe de son séant.

— Les enfants, vous exagérez avec les coussins péteurs ! Ils sont joueurs, faut pas leur en vouloir, on aime bien rigoler, nous, dans la famille, dit-elle en ricanant.

— Oh oui, ça c'est sûr, chez les Guérard on rigole 24 heures sur 24, dit le père.

— Depuis 1876, disent en chœur le mari et la femme.

Palardoux a du mal à en placer une au milieu de la famille de clowns hilares, même la vieille sur son fauteuil roulant a un nez rouge et fait d'étranges grimaces — à moins que ça soit son visage normal — et il se demande un instant si ça ne serait pas une caméra cachée pour une nouvelle émission bidon de M6 ou de NRJ 12 animée par Danièle Gilbert et Dave.

— Vous connaissiez votre voisine ?

— La camée ? C'est elle qui a fait le coup, j'en mettrais ma main à couper, dit le père en posant sa main sur la table basse et en attrapant un hachoir qu'il abat violemment, se coupant net la paluche qui pisse le sang.

— Vous êtes dingue ! s'écrie Ghislain horrifié.

— Ah ah, je vous ai eu, c'est une fausse main avec du coulis de fraise, dit le père fier de sa blague toute pourrie en sortant sa vraie main de la manche trop longue.

Un gosse de trois ans en habit de clown arrive en courant dans la salle à manger :

— Papa, papa, Pauline veut pas me rendre mon poil à gratter.

Un autre de trois ou quatre ans de plus vient lui aussi se plaindre :

— Je retrouve plus mon nez ! Tu l'as pas vu ?

— Les enfants, allez dans vos chambres, papa et maman parlent avec un policier.

— Wah, un policier !

— Vos enfants n'étaient pas conviés à l'anniversaire du petit voisin ?

— Non, on ne les fréquente pas et puis on est très occupé avec le concours international de la meilleure famille de clowns, on a trois numéros à mettre au point dont deux avec des animaux, c'est un gros travail.

— Je n'en doute pas. Personne de chez vous n'est allé chez eux ces derniers jours alors ? Vous êtes sûr ?

— Un peu qu'j'suis sûr, vous insinuez quoi ? s'énerve le père.

— Rien, c'est juste que j'ai trouvé un pétale de dahlia sur les lieux du crime et comme vous avez des dahlias ...

— Vous allez pas nous accuser à cause d'une foutue fleur ?

— J'accuse personne monsieur, je cherche à comprendre. Y avait la fenêtre ouverte et ce pétale alors...

— Le vent, c'est le vent qui a amené ce pétale chez eux. Vous feriez mieux d'interroger le méchant clodo, dit la femme.

— Quel clodo ?

— Celui qui traîne dans le coin depuis trois semaines/un mois, y en a qu'un, vous pouvez pas le louper, il a un air féroce de singe hurleur.

— Et comment il s'appelle ?

— J'en sais rien, ça a pas de nom les clodos, dit le mari.

— Je crois que c'est Bidouille, dit la mère. Il fait des genres de sculptures très moches avec des bouts de ferraille rouillés. En tout cas il a une tête à s'appeler Bidouille. Vous vous avez une tête a vous appeler Breloque, c'est quoi votre prénom ?

— Ghislain.

— J'étais pas loin.

10h29, dans le jardin des Guérard. Alors qu'il est sur le point de partir à la recherche du clodo, Ghislain voit un gamin dans le garage qui lui fait signe :

— Qu'est-ce qu'y a gamin ? T'as quelque chose à me dire ?

— C'est Anatole, mon petit frère, qui a fait rentrer la fleur chez les voisins.

— Qu'est ce qu'il allait faire là-bas ? Je croyais qu'il était pas invité ?

— Il voulait leur faire une surprise en leur montrant son nouveau numéro mais quand il est rentré ils étaient tous morts. Il a rien vu d'autre et il est reparti. Puis son numéro était à chier de toute façon.

10h31, dix mètres plus loin. Palardoux rejoint sa supérieure qui l'attend dans la voiture :

— Posez vos slips à l'arrière Ghislain, ça fait vraiment pas sérieux.

— Oui, chef.

— Alors l'enquête de voisinage, ça a donné quoi ?

— Pas grand-chose, sauf que le gosse clown a bien fait un saut chez les Puydebec mais quand il est arrivé tout le monde était déjà mort et le meurtrier parti.

— Merde alors.

— Par contre, la famille de clowns m’a mis sur la piste d’un clodo très louche plus ou moins artiste surnommé Bidouille : il traîne dans le quartier, il sait peut-être quelque chose ?

10h43, après avoir parcouru le quartier en voiture où ils ont aperçu différents objets faits en matériaux de récupération, Garrec et Palardoux se garent sur un parking près d’un parc boisé où sont entreposés des objets hétéroclites.

— A mon avis, il doit pas être loin.

— Ben oui, regardez : y a même une plaque.

En effet, accrochée avec du fil de fer autour d’un arbre, il y a une plaque dorée sur laquelle on lit « Maître Kiejman, avocat ». Le nom et le métier ont été maladroitement barrés au marqueur noir et au-dessus, on lit « Bidouille, artiste contemporain ».

— Chef, vous avez pas le vertige ?

— Non, pourquoi ?

— Je crois que pour rendre visite à notre artiste, on va devoir grimper à cet arbre.

Garrec lève les yeux et voit la cabane nichée dans le vieux chêne tordu. Ils se décident à l’escalader, en empruntant les « marches » en bois peint clouées de travers sur le tronc de l’arbre. Palardoux fait preuve de sa galanterie légendaire :

— Passez devant chef, comme ça si vous tombez, je vous rattraperais.

— Vous croyez pas plutôt qu’on tombera tous les deux ?

— Peut-être, mais au moins mon corps amortira le choc et vous vous en sortirez quasi indemne.

— Trop aimable. Mais je suis pas conne, je vais pas tomber, et puis si c’est pour me mater le cul... Non, passez en premier vous.

Ghislain s’exécute et à mi-chemin, il se retourne :

— C’est vous qui matez mon cul.

— Vous n’avez qu’à pas mettre de jean si moulant aussi : c’est vous qui provoquez les femmes avec votre tenue de cow-boy sexy.

Deux minutes plus tard, ils sont à l’entrée de la cabane, Garrec frappe et un homme déguenillé et hirsute ouvre :

— Bonjour, monsieur Bidouille ?

— Affirmatif, Bidouille, tel est mon nom, enchanté madame, dit le clodo en faisant le baise-main à Chantal Garrec.

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux, on aurait voulu vous poser quelques questions sur le massacre d'enfants au goûter d'anniversaire.

— Tout ce que vous voulez mais d'abord faut acheter une de mes œuvres.

— Vous voulez qu'on vous achète quoi ?

— Une de mes œuvres d'art contemporain faites avec des matériaux de récup'. Choisissez, tout est à vendre, vous avez de la chance, y en a qui vont bientôt partir à New York et à Palaiseau.

Palardoux se met à farfouiller dans le stock d'« œuvres » et en prend une au hasard.

— Très bon choix : Ernest, le girafon en boîte de conserve. Vous voulez que je vous dise un secret ?

— Oui.

— C'était parti pour être une girafe mais Bidouille s'est trouvé à cours de conserves et puis de toute façon sa cabane est pas assez haute pour abriter une girafe.

— Et pour le massacre ? Vous étiez dans le coin quand c'est arrivé, hier vers 16h ?

— Négatif, j'ai un alibi béton : je baisais une écolo.

— En effet, c'est béton comme alibi, si je puis dire, parce que le béton pour une écolo..., se hasarde Palardoux.

— Et on peut savoir qui est l'heureuse élue ?

— Octavie Rissolette : elle dit qu'elle est folle de mon travail mais à mon avis elle est plutôt folle de mon corps.

— Ca me dit quelque chose, pas vous Ghislain ? dit Garrec.

— C'est une femme politique écolo bien connue au conseil municipal, la pire ennemie de Copé, il l'appelle « La sorcière verte » et quand il est bourré il dit « La salope obsédée par les coccinelles ».

— C'est vrai qu'elle aime bien les coccinelles, d'ailleurs elle en a une tatouée sur le

— C'est bon, on a compris : donnez-nous plutôt son adresse, conclut Garrec.

De retour à la voiture, Garrec pose la sculpture à l'arrière à côté des slips :

— On s'est fait avoir Ghislain.

— Vous croyez chef ? Moi, je le trouve pas si mal ce girafon, il a une bonne tête, j'ai trouvé un air de famille avec Mémé Chouchen.

— Casquer cent euros pour un girafon en boîte de raviolis premier prix Leader Price pour finalement nous dire qu’il savait rien, qu’il avait rien vu et rien entendu, croyez-moi, y’a de l’abus.

— C’est peut-être vrai qu’il sait rien.

— On va aller interroger cette Cassolette.

— Je crois que c’est Risolette, chef, Octavie Risolette dit Ghislain en vérifiant sur son calepin en moleskine.

— On s’en branle : Cassolette, Risolette, elle peut même s’appeler Salopette si elle veut. En tout cas, on va avoir du mal à faire passer ce ramassis d’immondices en ferraille en note de frais, bon courage.

— A mon avis, ça peut passer.

— J’étais sûre que vous diriez ça.

Au même instant, au commissariat de Meaux. Ramasse et Margaritos interrogent Jean-Guy Tartofruit, un vieux Corse avec un œil en moins, le dealer de la mère Puydebec.

— Vous faisiez quoi hier vers 16 heures ? demande Margaritos.

— J’étais pas à ce foutu goûter d’anniversaire, ça fait dix fois que vous me posez la question et moi j’ai toujours détesté les anniversaires. A celui de mes huit ans, boum, le gâteau pète, mon père meurt sur le coup, une vendetta ; à celui de mes dix ans, re-boum, le gâteau pète, mon oncle meurt sur le coup, une vendetta ; à celui de mes douze ans, re-re-boum, le gâteau pète, ma petite sœur meurt sur le coup, une vendetta.

— Contre votre sœur ?

— Un vol de brique de lait à la maternelle, on lésine pas sur l’honneur à Ajaccio. Si c’était une autre gosse qui avait piqué le lait de ma sœur, moi aussi j’aurais plastiqué le gâteau d’anniversaire de son frère pour me venger, foi de Corse.

— Sans doute, sans doute. Et pour l’octuple homicide ?

— C’est pas moi, j’vous dis, j’déteste les goûters d’anniversaire !

— T’étais peut-être occupé à former tes mules ?

— P’têt’ bien, ouais. Y’en a qui ont l’intestin grêle comme le grand souk d’Agadir, on y trouve des babouches, des épices et d’la beuh en veux-tu en voilà.

— Joue pas au plus malin avec nous Tartofruit ! dit Margaritos avant de s’effondrer sur sa chaise, victime d’un léger malaise vagal.

Il se ressaisit et entraîne Clémence dans le couloir.

— Ca va, chef ?

— Oui, ça doit être les choux de Bruxelles qu’étaient pas frais.

— Vous mangez des choux de Bruxelles au petit déj’ ?

— Oui, pourquoi ? C’est plein de fer et de minéraux.

— On fait quoi avec le Corse ?

— C’est l’omerta, la fameuse loi du silence, on arrivera à rien avec ce trou-du-cul.

— Laissez-moi l’interroger seule, je vais le mettre en confiance et il va tout me dire.

— Ok, fillette, je suis crevé, je vais en salle de repos, bon courage.

Trente minutes plus tard, Ramasse a obtenu des aveux mais pas ceux qu’elle attendait :

— J’avoue, c’est moi qu’ai fait le coup : le préfet Erignac, c’était moi, dit l’accusé le visage, le cou et la chemise inondés de larmes.

Toute fiérote, la jeune flic va annoncer le scoop à son supérieur, elle le retrouve en piteux état dans la salle de repos, écoutant du Daniel Guichard et surtout ne sachant plus où il habite, ni qui il est, ni rien du tout.

— Chef, ça va ?

— Tchaoulioulioulioulioula, se met-il à chanter et Clémence reconnaît le refrain de la célèbre chanson de Linda de Souza¹.

— Vous voulez que j’appelle un médecin ?

— Vous êtes qui ? Je suis qui ? On est où ? Quelle est cette immonde musique ?

— Clémence Ramasse, votre coéquipière ; Angelo Margaritos, lieutenant ; commissariat de Meaux ; Daniel Guichard à sa grande époque, je dirais 84, peut-être 85.

— Merci mais j’ai oublié l’ordre des questions que j’avais posé, d’ailleurs ça y est maintenant j’ai même oublié les questions alors vos réponses, vous savez où vous pouvez vous les foutre ?!

— Calmez-vous, je vais chercher de l’aide.

— On a couché ensemble, poulette ?

— Ca va pas, vous avez l’âge de mon père, et puis vous buvez de l’huile et vous mettez un poncho.

— Ah oui, c’est sûr, dans ce cas-là, c’est bien légitime, je t’en veux pas.

— Y manquerait plus que ça. C’est quoi ce magnéto ?

¹ Comme vous le savez si vous avez suivi les épisodes précédents, Margaritos a longtemps travaillé au Portugal.

Clémence Ramasse s’empare du magnéto de Margaritos, rembobine et entend : « La gamine interroge Tartofruit, le vieux Corse dealer de Puydebec, la mère de la victime, le petit Kevin, enfin une des huit victimes, je m’appelle Margaritos, je suis lieutenant de police, arrivé récemment à Meaux, la petite a l’air d’en avoir dans le ciboulot, même si j’espère qu’elle va pas m’offrir de slips, vu que j’en mets pas. »

— Oh, ça y est, tout est revenu, parfait. Alors vous en êtes où avec le dealer ?

— Il nie tout en bloc au sujet du massacre des gosses, mais par contre il m’a avoué le meurtre du préfet Erignac : c’est bien non ? Et c’est vrai que vous ne mettez pas de slips ?

— Ca c’est mon jardin secret, gamine. Laisse tomber pour ton histoire de préfet, ç’a déjà été jugé et j’ai pas envie que Sarkozy me mute à Dunkerque en représailles.

— Moi non plus, dit Clémence en frissonnant.

— Te bile pas, je sais tout ce qu’y a savoir, tu peux relâcher le Tartofruit, on va résoudre cette affaire en moins de deux, fanfaronne Margaritos en remballant son magnéto.

A côté, dans le bureau de Chabichou, le nouveau psy, Troufignon est convoqué, à la demande de J.R. qui s’inquiète pour la santé mentale de son collègue de petite taille au grand cœur, durement éprouvé ces derniers temps.

— Troufignon, on doit parler de la période difficile que tu es en train de traverser, tu sais je suis là pour ça, tu peux me parler en toute confiance, ce que tu diras ne sortira pas de cette pièce.

— J’ai rien à dire, je me remets doucement, c’est tout.

— Tu crois que noyer ton chagrin dans l’alcool et le sexe est une attitude saine pour régler tes problèmes ? Tu vas y gagner une cirrhose du foie et des MST, c’est tout.

— Tu fais chier, Chabichou.

— Un nanicide, c’est pas rien tu sais, en plus c’était tes condisciples en plus d’être tes collègues.

— Ouais, des vrais potos qu’on était tous les mecs de la B.E.N., Bouboule il voulait même que je sois le témoin à son mariage.

— Il allait se marier ? Je savais pas.

— Non, il allait pas se marier tout de suite, bien sûr...fallait d’abord qu’il trouve une fille qui soit d’accord, il était difficile Bouboule, il voulait pas d’une naine, il voulait une grande.

— Je comprends.

— Non, tu comprends rien, tu sais même pas qui c'était Bouboule, j'suis sûr.

— Si, si, je vois très bien : un petit gros.

— Raté, connard : il était tout maigrichon, Bouboule c'était le nom de son chien quand il était petit, c'est devenu son surnom. Bon, je me tire, j'en ai marre de tes conneries, Chabichou, je vais pas me faire psychanalyser par un mec qui a un nom de fromage de chèvre.

— Ton agressivité ne te mènera à rien : c'est à toi que tu fais du mal.

— Ah ouais, tu crois ça ? Eh ben regarde alors, dit Hector en attaquant à la gorge le chien de Chabichou, lequel bourré de neuroleptiques depuis la mutation de son maître, ne se défend que mollement, essayant d'identifier quel est cet animal étrange qui l'attaque sans raison.

Chabichou essaie de défendre son berger allemand raplapla mais il a laissé son nunchaku au vestiaire et hésite à utiliser les grenades qu'il tâte à travers le tissu de son pantalon. Au bout de quelques minutes, le chien gît, inanimé, tel Lorie foudroyée d'un claquage cérébral après avoir ouvert par erreur un dictionnaire.

— T'as tué mon clebs, merdeux !

— Fallait pas me faire chier.

— Tu me le paieras mais je te respecte car toi aussi maintenant tu sais ce que ça fait de tuer. L'armée française aurait besoin d'une division de nains surexcités : je vais en toucher deux mots à Hervé Morin, je le vois dimanche, on joue au ball-trap ensemble.

— La prochaine fois, j'avale une de tes grenades. Et j'emmerde Christian Morin, face de fion, dit Troufignon avant de partir en claquant la porte.

11h18, rue Antoine Wechter, lotissement Al Gore. Garrec et Palardoux arrivent sur place pour interroger une écolo pas très nette servant d'alibi à un clodo chelou.

— Laissez-moi parler, Ghislain, vous savez pas y faire avec les femmes de pouvoir.

— Ah, bon, et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Une intuition Palardoux, une intuition.

— Vous me laissez sonner quand même ? dit Ghislain vexé, en appuyant sur le bouton de la sonnette avec véhémence.

Une petite femme rondouillette, vêtue d'un tee-shirt vert pomme orné d'un hideux motif de pomme et d'un pantalon vert caca d'oie, de lunettes à monture verte, portant également une bague avec une pierre verte, un collier vert et de boucles d'oreille vertes leur ouvre.

— J’mettrais ma main à couper que c’est bien vous, la verte.

— Exacte, plus verte que moi, y a pas, alors j’annonce la couleur comme on dit.
Enchantée, Octavie Rissolette.

— Bonjour, madame, Police, Garrec et Palardoux, on voudrait vous interroger au sujet d’un certain Bidouille.

— Chut, parlez moins fort : je crois que mon mari paye ma bonne dans mon dos pour m’espionner, à mon avis il se doute de quelque chose.

Garrec jète un œil dans le salon rempli d’une dizaine d’œuvres de Bidouille :

— Faut dire que pour lui acheter tous ses machins, faut soit se le taper soit y connaître que dalle en art contemporain.

— Vous êtes injuste : ses œuvres sont splendides et je ne désespère pas de réussir à lui monter une expo à L.A. avant la fin de l’année.

— A Los Angeles ? s’étonne Garrec.

— Non, Le Havre.

— Et en attendant c’est lui qui vous monte ? dit Ghislain en ricanant.

— Je vous demande pardon ? demande Octavie, outrée, encore plus que la fois où Yann Arthus Bertrand lui a mis la main au panier lors d’un raout écolo à Juvisy.

— Excusez mon collègue, il est schizophrène, vous voyez sa tenue, faut pas écouter ce qu’il dit.

— Ah, d’accord, je vois, c’est vrai que maintenant que vous le dites, il est un peu bizarre, ce déguisement de cow-boy, c’est sexy mais c’est...inapproprié.

— Inapproprié, exactement, c’est le mot. Bon, si on parlait un peu de votre relation trouble avec Monsieur Bidouille.

— D’accord, mais entre femmes, John Wayne va faire un tour.

— Désolée Ghislain, vous n’avez qu’à attendre dans la voiture. Y doit y avoir le best of de Daho.

— Super, si c’est pas du sexisme ça.

— Ghislain, je crois que c’est vous qui avez commencé.

11h25, dans le salon. Les deux femmes parlent du couple, d’amour et d’adultère autour d’un thé vert bio — c’est peu dire que Garrec prend sur elle.

— Les gens ne peuvent pas comprendre mais Bidouille et moi c'est pas qu'une sordide histoire de cul, j'veux dire on est lié, vraiment, on a les mêmes valeurs, les mêmes goûts, les mêmes rêves.

— Sauver les coccinelles ?

— Oui, entre autres.

— Vous êtes prête à le dire dans votre déposition et à témoigner au tribunal alors ?

— Vous êtes folle ? J'ai des ambitions moi, je vais pas gaspiller ma vie à pourrir avec lui dans sa cabane, je vise les européennes, et après pourquoi pas les législatives et en 2012 les présidentielles.

— En effet, vous voyez loin, mais sans vous, Bidouille est mal barré, vous êtes son seul alibi et je vous cache pas qu'il a le profil du coupable idéal.

— Ecoutez, j'ai pas envie d'être la cible de la presse à scandales, je ne peux pas officiellement vous dire que j'étais avec Bidouille, mais c'est un fait qu'il a pas tué ces gosses, il ferait pas de mal à une mouche...ni à une coccinelle.

— J'ai l'impression qu'on avance à grands pas dans cette affaire, soupire Garrec.

11h48, parking du commissariat de Meaux. Garrec et Palardoux peinent à trouver une place pour se garer car il y a un attroupement de gens et d'instruments de musique.

— Qu'est-ce que c'est ça ? Un casting de sosies des Village people ? Vous devriez y aller, y avait bien un cow-boy dans les Village people ?

— Oh, regardez, y a Pat-Fab, il a l'air en forme, il a sûrement trouvé une copine.

— Vos sentiments à l'égard de ce vendeur de supermarché sont louches si vous voulez mon avis.

— Je veux pas de votre avis et puis comme je le disais ce matin à Claude, je suis 100 % hétéro.

— Je rigolais, c'est dingue comme vous êtes susceptible sur certains sujets.

— Ok, j'ai eu une amourette avec un gars dans un camp scout dans la Creuse quand j'avais 14 ans mais ça compte pas avant 15 ans, chef, pas vrai que ça compte pas ?

— J'en ai absolument rien à foutre, Ghislain.

Après cette confession gênante et quelque peu malvenue, ils descendent de la bagnole et vont voir de plus près ce que fait cette bande de zouaves. Ils sont dirigés par un obèse en perfecto avec un mégaphone qui s'engueule avec Max Desjardins.

— Max qu'est-ce que tu fous là ? C'est quoi ce merdier ?

— Je fais passer un casting pour trouver des musicos, j't'en ai pas parlé ?

— Cette histoire de reformation des Tout pourris ? Je croyais qu'c'était des conneries.

— Je veux réintégrer la police, tu comprends Chantal, alors je ferai tout ce que veut J.R. ...sauf des trucs sexuels bien sûr, faut pas pousser quand même.

— Pourquoi y a un mec déguisé en dinosaure là-bas ? Le pauvre, il se marche sur la queue.

— Ah, lui ? C'est Denis Gaillard, le type qui a écrit le générique de « Denver le dernier dinosaure », nous on est trop vieux pour avoir connu ça mais je suis sûr que ta fille ou même vous Palardoux vous regardiez ce dessin animé au début des années 90.

— Bien sûr : « Denver, le dernier dinosaure, c'est mon ami et bien plus encore », commence à chanter Ghislain en se déhanchant de façon peu convaincante, gêné par son jean trop serré et ses bottes trop pointues à la Dick Rivers², bientôt rejoint par le dino qui est obligé de faire des petits sauts ridicules pour se déplacer, ses pattes trop rapprochées l'empêchant de marcher normalement.

— Denver, le dernier dinosaure vient d'un monde jamais vu encore, poursuit Denis Gaillard.

— Partout dans la rue les gens sont sidérés de se trouver nez à nez avec un grand dino ! chantent en chœur les deux hommes, ou plutôt le dino et le cow-boy.

— Bon, et ce gros lard qui crie dans le mégaphone, c'est qui ? Casimir ? demande Garrec, dépitée.

— Non, c'est le frère de J.R., il s'appelle R.J.

— R.J. ?

— Oui, Rémi-Jean si tu préfères.

— Encore des parents qui avaient une grande imagination.

— Chef, chef, venez voir, c'est au tour de Pat-Fab, dit Ghislain tout excité avant de s'éclipser pour aller masser son poulain en lui donnant les derniers conseils.

— Max, tu crois vraiment que c'est une bonne idée, un musicos avec deux doigts en moins ?

— Ecoute, Ghislain a tellement insisté que j'ai cédé pour pas lui faire de peine, on peut toujours l'écouter, ça n'engage à rien.

² Seuls les fans de « Monsieur Manhattan » pourront saisir l'étendue des risques que l'on court à mettre des bottes comme Dick Rivers.

Le chef de rayon surgelé (le rayon, pas Pat-Fab) malgré ses deux doigts manquants a fière allure : jean délavé déchiré découvrant une cuisse à la pilosité remarquable, tignasse retenue par un élégant bandana rouge (évoquant pour les plus jeunes Koh Lanta et pour les plus vieux Renaud) et tee-shirt Iron Maiden (un peu petit tant il a grossi depuis le lycée, époque où il l'avait acheté).

— Je vous rappelle qu'on cherche juste un bassiste, un batteur et une chanteuse, alors tous les autres vous pouvez dégager et reprendre une activité normale, hurle R.J. dans le mégaphone.

Une dizaine de personnes munies de maracas, viole de gambe, tuba, harpe, synthé et autres bricoles éruptantes quitte les lieux la queue basse. Parmi eux, Garrec aperçoit Lazare Rabat-Joie, l'accordéoniste croque-mort³ qui vient en voisin. Accompagné du dino à la basse, de J.R. himself à la gratte, Pat-Fab à la batterie et au chant entame le tube d'AC/DC, « Highway to Hell »⁴.

— C'est AC/DC ça ? on dirait Plastic Bertrand sous tranxène avant qu'il ait mué, commente Garrec, toujours aussi peu charitable.

— Je lui ai déconseillé de chanter, c'est vrai qu'il a une sacrée voix de merde, mais il a rien voulu entendre, explique Ghislain.

— J.R., t'assures encore à la gratte, mais y a pas du boulot au commissariat ? s'inquiète Garrec.

— Non, y a que dalle...enfin à part ton enquête, j'veux dire. Y a juste une affaire bizarre : des filles se font casser la gueule à coups de bourre-pif par une femme portant un masque de Christine Bravo. On n'a pas de mobile et pas de portrait-robot.

— Facile : c'est une femme complexée par son gros nez qui pète le pif des femmes à petit nez, tu sais les pétasses qui ont des nez en trompette tellement petits qu'on se demande comment elles font pour respirer avec.

— Tu vois Chantal, c'est pour ce genre de choses que je dis que la police a besoin de femmes flics, moi j'suis naze en psychologie féminine.

Chantal prend Max à part et lui demande où il était cette nuit.

— Si je te le dis, tu vas pas me croire, mais heureusement j'ai pris des photos.

— Si c'est un truc cochon, je préfère que tu te les gardes tes photos.

³ Voir Saison 1, Episode 2, Façon puzzle.

⁴ C'est également le titre d'une *HISTOIRE ATROCE* à lire de toute urgence.

— Tu crois pas si bien dire : c'est hyper cochon, dit-il en montrant les photos sur son appareil numérique.

On y voit Copé surpris dans son sommeil essayer de repousser les avances d'une femme déguisée en cochon tout en enlevant lui-même le masque de cochon qu'il a sur la tronche.

— C'est quoi ce truc ignoble ?

— Une conspiration subtile tramée par J.R. pour faire pression sur Copé. J'ai payé sa femme de ménage pour se déguiser en cochon, lui foutre un masque pendant qu'il pionçait et mimait avec lui un accouplement inter-espèces alors que je prenais des photos au téléobjectif perché sur un arbre.

— Un accouplement inter-espèce ?

— Oui, c'est dans le cahier des charges de J.R., moi j'exécute les ordres.

— Franchement, Copé je le trouve plus mignon en cochon, dit Garrec en réexaminant les photos.

14h35, terrasse du café « Un dernier pour la route », 8 avenue du Tire-Bouchon en centre-ville de Meaux. Après un repas frugal et le remplissage d'un peu de paperasse, Garrec et Palardoux arrivent sur les lieux totalement dévastés (les lieux, pas Garrec et Palardoux) : les tables sont renversées, les verres brisés, le Fanta citron coule avec le sang jusqu'au caniveau et au moins cent cinquante douilles gisent au sol.

— Putain, qu'est-ce qui s'est passé, un revival « Guerre du Golfe », une réunion de l'Amicale des Propriétaires de Mitraillettes ?! demande Garrec aux flics déjà présents sur place qui ont installé un périmètre de sécurité et éloigné les badauds.

— Une putain de fusillade, tiens ! répond une voix fluette à ras du sol.

Garrec baisse les yeux et voit le nain Troufignon, un whisky-Orangina à la main, qui sort du café hilare et bourré.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? s'énerve Garrec.

— Oh, c'est parce que j'ai buté un clébard de Chabichou et qu'il a menacé de me kidnapper et de me torturer dans sa cave devant tout le monde pendant la pause déjeuner, J.R. l'a mis à pied trois jours et il m'a dit d'aller prendre l'air. J'me suis retrouvé sur le terrain pour mener l'enquête, comme un vrai flic.

— Commençons par le commencement, reprend Garrec. Qui a fait feu ?

— Ce type, là-bas, dit Troufignon en pointant du doigt un petit vieux à lunettes triple foyer qui pleurniche sur l'épaule d'une jeune recrue à l'intérieur du café.

— Cette baltringue ? s'étonne Palardoux. On dirait Patrice Laffont en plus ratatiné !

— Vous fiez pas aux apparences, c'est un tueur à gages, qu'il dit, même si nous on le croit pas trop. En tout cas il avait un uzi à la main quand les keufs sont arrivés, d'après les témoins il aurait vidé un chargeur de cent cinquante balles sans raison, en tirant essentiellement en l'air et dans les murs, même s'il a fait douze blessés plus ou moins graves. (Vers Palardoux :) Et puis t'es qui toi pour dire du mal de Patrice Laffont, c'est un chic type !

— C'est une tache, ouais, une épave ! renchérit Ghislain remonté comme un coucou.

— Suffit les gosses ! dit Garrec. On va lui parler.

— A Patrice Laffont ?

— La ferme, Troufignon. Essayez plutôt de nous trouver un témoin fiable de la scène au lieu de raconter n'importe quoi.

A l'intérieur, le tueur à gages n'en mène pas large ; Garrec décide de l'interroger immédiatement.

— Alors, c'est toi qu'a foutu tout ce bordel ? dit-elle au petit vieux.

— Mais oui, je suis qu'un nul, un raté, un bon à rien, un ignoble ver de terre même pas digne de se traîner dans un océan d'étrons et de déjections canines !

— Allons, ne soyez pas trop dur avec vous-même.

— Pourtant c'était du gâteau, du nougat ! J'avais ma mitrailleuse lourde et j'étais à deux mètres de lui, je me lève, je défouraille, j'arrose et le mec se barre en courant mais je suis presque sûr que j'ai réussi à le toucher ! Je suis le pire tueur à gages de tous les temps, le pire, le pire j'vous dis !

— C'est vrai que vous n'êtes pas fute-fute, observe Garrec, mais vous deviez tuer qui et pourquoi ?

— Un mec avec un œil en moins, je l'avais jamais vu, on m'a envoyé le contrat sur ma boîte mail entre midi et deux, on devait me filer deux cents euros si je réussissais, mais je connais pas le nom du client.

— C'est pas cher payé, remarque Ghislain.

— Mais oui, quand j'vous dis que j'suis nul, les gens le savent, résultats je gagne que dalle ! Faut dire qu'en trente-cinq ans de carrière j'ai dessoudé des dizaines de types et jamais le bon, alors les mecs du milieu me font plus confiance, c'est normal, faut les comprendre.

Avec ça, la prochaine fois je prendrais à peine vingt ou trente euros pour dessouder un mecton, ça sent vachement la caille, reconnaissez !

— Vous êtes sur une mauvais pente, c'est tout, relativise Ghislain.

— Bientôt plus personne voudra de moi ! Inspecteur, soyez chic, filez-moi un contrat, n'importe lequel, je descends qui vous voulez pour quinze euros !

— Non merci je...

— Allez, pour dix euros et des lunettes de soleil, je le fais ! Seulement dix euros ? Cinq euros et un paquet de clopes, c'est mon dernier prix ! Bon, vous êtes dur en affaire, disons contre dix clopes. (Silence.) Deux clopes. Une clope putain, je vais pas le faire gratos, qu'est-ce que tu veux, que je te paye à la fin, allez, file-moi une clope, merde ! s'énerve le petit vieux avant de chialer sur l'épaule de Ghislain.

— Eh, poulette, j'ai ton témoin ! crie soudain Troufignon.

— On dit lieutenant ! répond Garrec. Il est où votre zig ?

— Ben y'a comme un blème, il est mort.

— Alors ce n'est plus un témoin, c'est un défunt, un trépassé, un refroidi, un foutu cadavre. Un mort ne témoigne pas, Hector, tenez-vous-le pour dit.

— Si, il est là-bas, il vous attend.

— Je croyais qu'il était mort ?

— Non, il est vivant, mais il dit qu'il est mort.

— Laissez tomber, Troufignon, on va l'interroger nous-mêmes, ça vaudra mieux.

Non loin de là, assis sur une banquette du plus mauvais goût, Garrec et Palardoux font face à un pauvre hère aux bras ballants et au regard vide.

— Bonjour Monsieur, c'est vous le témoin ?

— Oui.

— Et qu'avez-vous vu ?

— Rien, je suis mort.

— Ca paraît difficile puisque je vous parle. Cessez de faire l'enfant, on n'a pas que ça à foutre de ressusciter un type même pas clamsé.

— Je suis mort, j'vous dis, j'ai cassé ma pipe y'a trois semaines en tombant dans les escaliers, alors j'peux rien vous dire, les macchabées ça parle pas !

— Et qu'est-ce que vous êtes en train de faire, bougre de con ! peste Garrec en l'attrapant par le col. Si vous voulez vraiment mourir, j'peux régler ça !

— J’peux pas mourir, j’suis déjà mort.

— Stop ! hurle Garrec en le relâchant. Ghislain, occupez-vous de son cas avant que je le démolisse, le mort-vivant ! dit-elle avant de sortir furibarde.

— Monsieur, tout porte à croire que vous êtes bel et bien en vie, prévient Palardoux. Vous respirez, vous parlez, votre cœur bat, votre cerveau est irrigué et votre mémoire à court terme fonctionne. Désolé de vous l’apprendre, mais je suis formel : tout porte à croire que vous n’êtes pas mort.

— Qu’est-ce que vous en savez, vous êtes médecin légiste ?

— Non, inspecteur.

— De cadavres ?

— De police.

— Ben alors vous êtes pas habilité à juger, c’est tout ! Je suis passé de l’autre côté, mon pote, on n’est pas du même monde !

— Attendez, dit Ghislain en songeant à un stratagème, si ça se trouve c’est nous qui sommes morts et vous qui êtes vivant, dans ce cas vous pouvez vous exprimer en toute liberté.

— Pourquoi je parlerais à des morts, vous me prenez pour un foldingue ou quoi ?! Dégage de là, zombie de mes deux ! dit le type en se relevant brusquement, en cassant une bouteille de bière et en menaçant Palardoux avec.

— Ouille ! Chef, à l’aide, le mort m’attaque !

— En route, Ghislain, j’ai interrogé un passant bien vivant, j’ai les infos qu’on voulait, dit Garrec en revenant la clope au bec. (Une fois dehors :) Le borgne qui s’est fait attaquer c’était un Corse qui parlait fort, le portrait craché du type que Margaritos et la petite Ramasse devaient interroger ce matin.

— Et alors ?

— C’était Tartofruit, le dealer de la mère du gosse !

— Du gosse de qui ?

— Le gosse dont c’était l’anniversaire et qui s’est fait buter, tiens !

— Dans quel but ?

— Comment voulez-vous que je le sache, putain, c’est l’affaire sur laquelle on enquête, vous vous en rappelez quand même ! On dirait que vous vous en foutez comme de votre première chemise à carreaux, réveillez-vous Ghislain, vous filez un mauvais coton !

Prenez cette radio et passez un avis de recherche pour Tartofruit, le fait qu'on ait voulu lui faire la peau a forcément un lien avec cette histoire. Et plus vite que ça, nom de Dieu !

— C'est bon, c'est bon, vous énervez pas, on dirait Mémé Chouchen quand elle voit Sarkozy à la télé, dit Ghislain avec perfidie.

— Non, ne faites rien, dit Garrec sans relever l'attaque. Si on fait ça le commissariat sera prévenu et Margaritos itou, j'ai pas envie qu'il nous grille comme avec Mustapha al-Slipoum la dernière fois⁵. On va plutôt faire ça en lousdé, j'veais appeler un de mes indics, Nono Glaoui.

— Un bien joli nom, s'enthousiasme Ghislain sensible à la musique des mots.

16h52, au croisement de l'impasse Fadela Amara et de la rue Emmanuelle Béart en travaux depuis dix ans, Garrec et Palardoux attendent l'arrivée de leur indic pour avancer enfin dans cette enquête qui s'enlise.

— Alors, il vient votre Nono ?

— D'abord c'est pas « mon » Nono, et non, il ne vient pas, il est grippé. Il a des infos béton sur Tartofruit et il envoie son frère à la place, je l'ai jamais vu mais il a dit qu'on le reconnaîtrait facilement. Il avait dit cinq heures moins dix, il devrait plus tarder.

Quinze minutes plus tard, la seule personne aisément identifiable aperçue dans les environs est un jeune UMP en sandalettes et sweat rose trimballant une pile de Figaro Magazine sous le bras ; Garrec et Palardoux sont sur le point de plier les gaules quand ils remarquent un type en chemise à fleurs type « Antoine de la grande époque » qui observe très attentivement la banane quasi pourrie qu'il a la main.

— Salut, on est des amis de Nono, on aurait besoin de quelques renseignements, dit Garrec en sortant sa plaque.

— Vous vous appelez comment, vous faites quoi dans la vie ? reprend Ghislain qui dégage son calepin pour tout noter.

— On s'en fout de ça ! dit Garrec.

— Non, non, je vais répondre, dit l'homme à la banane. Je m'appelle Arnold Albinos, je suis coach de micro-ondes à mi-temps.

— Pardon ?

— Oui, coach de micro-ondes, je sais ça peut étonner.

— Et ça consiste en quoi ? demande Ghislain, intrigué.

⁵ Voir Saison 2, Episode 1, Rebel without cause.

— Bah, je me mets devant un micro-ondes en marche et je l’encourage pour qu’il fasse cuire plus vite les aliments.

— Comment ça ?

— Je lui dis des trucs sympas comme « vas-y champion », « allez mon petit bonhomme, tu vas y arriver », histoire de le booster mentalement.

— Et ça marche ?

— Mais putain Ghislain vous êtes fêlé ou quoi ?! s’énerve Garrec. Comment voulez-vous que ça puisse marcher ? J’ai jamais rien entendu d’aussi con !

— Sinon, pourquoi vous tenez cette banane toute pourrie ? demande Palardoux.

— Ah, ça, c’est une longue histoire. Croyez-moi, dit l’homme en brandissant le fruit à la peau brunâtre, cette banane a bien plus souffert que nombre d’hommes n’auraient pu le supporter.

— C’est qu’une banane, elle peut pas avoir mal.

— Mais qui êtes-vous pour dire cela ? Vous n’en savez rien ! En tant que président, trésorier, porte-parole et seul adhérent de la Ligue de Protection des Bananes, je m’insurge ! Les bananes aussi ont droit à leur dignité !

— Monsieur, vous êtes à côté de vos pompes, intervient Garrec, dans la mesure où une banane ne peut aucunement être considérée comme un être humain.

— Oh que si ! J’ai vu des bananes plus humaines que beaucoup de mes semblables !

— Vous avez des exemples ?

— Jean-François Copé, Michel Torr, Booba, je pourrais en citer plein. La banane est un homme comme les autres, respectez-la !

— Et si cette banane était un homme, et que nous tous, nous étions des bananes ? délire Ghislain en se rappelant l’homme mort mais vivant de tout à l’heure.

— Cette discussion est en tout point passionnante mais il est temps qu’on se casse. Palardoux, arrêtez de fixer cette banane, vous allez devenir aussi zinzin que lui !

— Chef, on devait pas l’interroger ?

— Vous voyez bien que c’est pas lui, putain, puis on a assez perdu de temps avec des frappadingues aujourd’hui ! Il a dû s’échapper d’un asile ou d’une secte !

— Je suis pas fou, je suis un amoureux de la banane.

— Une bonne banane est une banane morte, conclut Garrec en lui arrachant le fruit des mains et en le balançant contre le mur.

— Nooooooon ! hurle le type en tombant à genoux, les larmes aux yeux.

— Ghislain, on s'arrache, dit-elle pendant que le type chiale de plus belle, y'a du psychodrame en milieu bananier dans l'air...

17h20, dans la voiture. Garrec, furax (elle n'a pas réussi à joindre Nono), est au volant direction le commissariat ; Palardoux, au portable, met fin à la communication et range le téléphone dans sa poche.

— Alors ? demande Garrec.

— Vous aviez raison, chef, le coach de bananes était vraiment cinglé, il s'est échappé ce matin de l'asile Samy Nacéri en escaladant des barbelés déguisé en surfeur hawaïen, des collègues vont le reconduire promptement dans ses pénates.

— Bien dit, Ghislain.

— J'ai fait des études littéraires, chef.

— Et sinon l'enquête ça avance ? On peut aller en terrasse manger un tiramisu si vous préférez.

— Oh, chouette, j'en rêvais ! Tournez à droite, je connais une petite pâtisserie où...

— Je déconnais, Ghislain ! dit Garrec en lui mettant une calotte. J'vous ferais remarquer qu'on fait du surplace, c'est la pure lose depuis ce matin, c'est bien simple j'ai l'impression d'entraîner l'équipe de France ! Mais j'ai bien réfléchi et je sais pourquoi on trouve pas d'indices sur le tueur art-déco.

— Pourquoi, chef ?

— Parce qu'il n'existe pas ! C'est un leurre, Ghislain, c'est évident : ces mises en scène grotesques, mon nom en lettres de sang sur les lieux du crime, c'est du flan, une mystification censée nous abuser. A mon avis, c'est juste des crimes crapuleux maquillés en assassinats de psychopathe : les nains avaient dû faire des trucs pas très nets et on les a butés, et les gosses c'était pour punir la mère junkie qui avait pas dû payer sa dope.

— Mais pourquoi avoir tué tous les enfants ?

— Parce que le tueur voulait refroidir seulement le gamin de la junkie, il a pas su lequel c'était et dans le doute il les a tous dégommés !

— Bien vu, chef, ça se tient comme raisonnement.

— Je veux, mon neveu. (Le portable de Garrec sonne et elle décroche :) Putain, Nono, il est mort ton frère ou quoi ? Une attaque cérébrale ? Ah merde, désolée. Et pour mes infos ?

Ok, merci, j'te revaudrais ça. Mes congratulations pour ton frère. (Elle raccroche.) C'était Nono, son frère est mort, c'est pour ça qu'il est pas venu.

— Pourquoi vous avez dit « congratulations » au lieu de « condoléances » ?

— J'ai dit ça ? Un lapsus, c'est le stress sans doute, j'enverrais des fleurs pour me faire pardonner, de toute façon Max m'en achète trop.

17h32, 234 avenue Jacques Pradel. Garrec et Palardoux se dirigent vers un squat où, selon Nono qui a ses entrées partout, Jean-Guy Tartofruit serait en train de se faire charcuter par un docteur véreux tentant de lui enlever les quatre ou cinq balles qu'il a pris suite à la fusillade. Alors qu'ils sont sur le point d'entrer, une voix familière interpelle Palardoux.

— Coucou, Ghis !

C'est Clémence Ramasse, toute guillerette, qui attendait devant la porte accompagnée par Angelo Margaritos, magnétophone dans une main et bouteille d'huile dans l'autre.

— Pas trop tôt, lieutenant Garrec, se moque Margaritos. On croyait que vous finiriez jamais par arriver. Ce clown de Tartofruit est à l'intérieur, avec le bras droit qui ressemble à une serpillière pleine de sang. Un petit chauve est arrivé quelque temps après avec une mallette, sûrement un toubib ou un véto pas très scrupuleux.

— Comment vous savez ça ?

— Moi aussi j'ai mes infos, répond Margaritos d'un air mystérieux.

La suite est cousue de fil blanc : à l'intérieur, la bande retrouve Tartofruit dans les pommes et complètement nu, attaché à une chaise et toujours avec ses balles dans le bras.

21h09, hôpital Raymond Domenech. Les quatre flics qui ont passé la soirée là ressortent de la chambre de Jean-Guy Tartofruit. Contre une protection policière, celui-ci vient de tout avouer : pour le compte de son patron le redoutable maffieux russe Youri Memetkov, il vendait de la drogue à Chantal Puydebec, dont le fils et les amis ont été tués dans la matinée (il ignore par qui). Une fois sorti du commissariat, un petit vieux avec une mitraillette a essayé de le tuer dans un café ; selon lui, il aurait été payé par Memetkov qui aurait craint qu'il ne parle. Trouvant un docteur peu regardant pouvant lui extraire discrètement le plomb qu'il avait pris dans l'aile, il a été lâchement agressé et dépouillé par le type en question qui l'a abandonné là où les flics l'ont trouvé. A condition d'être protégé, il s'engage à faire tomber Memetkov, à se ranger des voitures et à s'adonner à ses premières amours, la peinture sur napperons et la poterie figurative.

Une fois dans le couloir, le regard de Garrec s'illumine :

— Bingo ! Memetkov, je savais que j'avais déjà entendu ce nom : c'était le patron du « Petit Bonheur », le club de strip-tease où les potos de Troufignon ont été réduits en kebabs par le tueur art-déco ! Et c'était aussi lui qui refilait indirectement la dope à la mère du gniard dont les amis ont été massacrés ce matin, toujours par le tueur art-déco ! Moralité ?

— J'irais bien manger un bout, dit Ghislain.

— Je viens avec toi, dit Clémence.

— Un peu d'huile ? propose Margaritos en tendant sa bouteille à Garrec.

— Mais non, putain ! Vous dormez ou quoi ? Memetkov EST le tueur art-déco, ça fait pas un pli. Ses mobiles sont pas très clairs mais c'est suffisant : Tartofruit va nous lâcher l'adresse de sa planque et demain matin à la première heure on investit les lieux, on le serre et l'affaire est bouclée !

— Beau boulot, lieutenant, dit Margaritos en s'envoyant une rasade d'huile de colza.

Samedi 24 janvier, 5h54, 10 rue Boris Elstine, résidence Vodka-Orange. Les membres les plus éminents du commissariat sont sur le coup, sauf Ghislain qui est à la bourre : J.R. a obtenu les autorisations du procureur et du préfet, Clémence Ramasse a potassé toute la nuit sur les plans de la résidence ultra-sécurisée de Memetkov et la fine fleur de la police locale a répondu présente pour mener à bien l'opération.

— Qu'est-ce qu'il glande, Ghislain, il s'est paumé ou quoi ? s'impatiente Garrec qui meurt d'envie d'intervenir.

Alors que tout le monde est astreint au plus grand silence, un vrombissement se fait entendre : Ghislain Palardoux, sans casque et le crâne rasé, gare à l'arrache une énorme moto qu'il conduit sans permis et rejoint ses collègues en arborant un tee-shirt « No Future » tout cradingue.

— Ca va, Ghis ? demande Clémence, inquiète.

— Mais oui, arrêtez de vous en faire pour moi ! Mon père était un champion de rodéo et moi je suis un badboy, la terreur de l'asphalte. Les chiens font pas des chats, ma petite.

— Palardoux, vous avez fondu une durite ?! demande Garrec. On est sur une opération énorme et vous foutez le boxon ! Et c'est quoi cette allure ? Tenez-vous à carreau, bordel !

— A ma montre-kangourou, j'ai six heures pile, dit J.R. en levant bien haut le bras pour que tous voient sa montre en forme de marsupial. On suit le plan : Troufignon, vous vous infiltrerez en douce, vous nous ouvrez la grille, on fait diversion d'un côté et Garrec et

Palardoux s'occupent de Memetkov. Vous autres, votre rôle sera de neutraliser toutes les menaces susceptibles de les en empêcher. Vous connaissez les consignes : il nous faut absolument Memetkov vivant, ok ? Go !

Au signal, Troufignon, en tenue de ninja, revêt sa cagoule et entre dans la propriété grâce à la spectaculaire catapulte de la B.E.N. : le nain, projeté dans les airs, s'écrase contre la façade de la résidence, pète un vasistas et se glisse à l'intérieur. Trois minutes plus tard, la grille s'ouvre à distance et les hommes de J.R. entrent à leur tour : la plupart sont déguisés en mouettes géantes ou en hippopotames et ont pour armes des potirons et des feux d'artifice.

— J.R., t'es sûr de tes nouvelles méthodes ? demande Garrec, pas très convaincue.

— Evidemment, ce sont des techniques d'avenir que je développe, la police doit se moderniser : crois-moi, on va bénéficier à fond de l'effet de surprise !

— C'est clair comme de l'eau de roche, renchérit Angelo Margaritos, en poncho, une botte d'asperges à la main. Allez gamine, on y va, dit-il à Clémence, munie d'un costume gonflable de sumo en guise de gilet pare-balles pour faire des économies.

Alors que les feux d'artifice fument, que les potirons s'écrasent sur les murs de la résidence et que les hommes de main de la mafia russe, réveillés en sursaut, sortent de la résidence l'arme au poing, Margaritos et Clémence partent en courant d'un côté et Garrec de l'autre.

— Couvrez-moi, Palardoux ! dit-elle dans le vide.

Trente secondes plus tard, c'est déjà la panique : le sol est jonché de potirons éclatés, les Russes abattent en masse les mouettes et les hippos de la police de Meaux, Clémence Ramasse, comme une tortue sur le dos, gît en bas des escaliers, incapable de se relever à cause de son costume idiot, et Margaritos cherche à maîtriser une armoire à glace ouzbek aux ordres de Memetkov en agitant une poignée d'asperges devant ses yeux et en l'arrosant d'huile bon marché. Garrec se retourne et voit que Ghislain n'est pas là : elle n'a pas le temps d'étouffer un juron que Palardoux, juché sur sa moto, l'attrape par le bras et fonce à toute berzingue vers la porte de l'immeuble.

— Ghislain, vous êtes marteau !

— Pas du tout, chef, je suis en pleine forme ! dit-il en défonçant la porte avec sa moto.

Dans leur sillage, une armée de flics déguisés armés de légumes déboule dans la résidence ; Garrec aperçoit même un original qui tient une banane.

— Eh, mais c'est pas l'autre cinglé d'hier ?!

— Si, chef, c'est Arnold Albinos, le coach de micro-ondes, je l'ai aidé à s'évader de l'asile cette nuit.

— Quoi ? Mais y'a aussi ce con de Pat-Fab !

— Je sais, il était avec moi pour l'évasion d'Arnold, il est venu nous prêter main-forte !

— Ghislain, vous déraillez complètement !

Palardoux accélère de plus belle, gravit les marches menant à l'étage avec sa moto et arrive sans crier gare dans le Q.G. de la mafia russe : sur leur passage, Garrec tend le bras pour placer quelques cravates bien senties à la gorge de molosses surarmés et tous deux finissent en un temps record dans la chambre du terrible Youri Memetkov.

— Rendez-vous, vous êtes cernés ! hurle Garrec en le braquant avec son flingue alors que Ghislain dérape et se gare impec à côté du lit à baldaquins.

A leur grand étonnement, Youri Memetkov, bien réveillé, est en robe de chambre et sans arme : il est occupé à brosser Mimouche, son chihuahua de concours, à l'aide d'une brosse chauffante à picots acheté le mois dernier au Télésopping.

— Moi je suis Memet, vous vous êtes qui putain ? s'énerve-t-il en pointant sa brosse immonde sur Garrec.

— Pas de menace, Belmondo de mes deux ! dit Garrec en lui faisant une clé de bras.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes qui ?

— Police, tête de nœud ! C'est la fin, mon vieux, on démantèle ton réseau.

— Ouais, t'es fini, ordure ! rajoute Troufignon qui se pointe en enlevant sa cagoule. Alors c'est ce pourri qu'a désossé mes potos de la B.E.N. ! Sale Russkov, j'veis t'exploser la tronche à coups de tatane, moi, tu vas voir !

— Du calme, Troufignon, pas de vengeance personnelle.

— Je comprends rien à ce que vous dites ! se plaint Memetkov. Et lâchez Mimouche, vous ! beugle-t-il en direction de Palardoux qui prend le chihuahua dans ses bras.

— Pourquoi t'as buté des gosses dans un strip-club et des nains pour leur anniversaire ? dit Ghislain d'un air menaçant.

— C'est l'inverse, précise Garrec.

— Je pige que dalle, laissez-moi tranquille, chouine le Russe. Et lâchez Mimouche à la fin !

— Parle, salopard ! dit Palardoux en balançant le chien contre le mur de toutes ses forces ! Tu veux qu'on joue à la roulette russe, c'est ça !

Ghislain sort son arme de service et pose le canon sur le front du maffieux.

— J'ai huit balles dans mon chargeur, ça fait 12% de chance que je te réduise la poire en purée du premier coup. Tu veux que j'appuie, hein, c'est ça ?!

— Non, Ghislain ne...

Garrec n'a pas le temps de finir sa phrase que Palardoux a déjà pressé la détente : telle un gros potiron mou, la tête de Memetkov explose en laissant derrière elle une traînée de vieille tomate farcie noircissant la moquette.

— Mais putain Ghislain, où vous avez vu qu'on peut jouer à la roulette russe avec un automatique ?! enrage Garrec. Vous êtes débile comme Jean-Pascal ou quoi ?

— En tout cas, le chien va bien, note Troufignon en ramassant Mimouche encore sonné.

6h42, dans la résidence de Memetkov. Le calme est revenu, les lieux sont sécurisés et les membres de la mafia russe qui n'ont pas pris la fuite appréhendés : on compte en tout vingt-huit blessés, dont vingt-sept parmi les forces de police costumées.

— Quel dommage qu'on n'ait pas eu Memetkov vivant ! se plaint J.R. L'opération a été presque parfaite. Qu'est-ce qui vous a pris, Palardoux ?

— Je sais pas, l'adrénaline, la testostérone, la fureur de vivre, répond l'inspecteur, assis sur une chaise à l'écart.

— Vous êtes suspendu jusqu'à nouvel ordre, le temps d'y voir plus clair dans cette affaire. Vous avez dépassé les bornes, mon bonhomme.

— Soyez pas trop dur avec lui, commissaire, vous voyez bien qu'il est pas dans son assiette, essaie de minimiser Clémence Ramasse, qui a mis un quart d'heure à monter l'escalier à cause de son déguisement de sumo.

Pendant que Margaritos, à court d'huile, enregistre sur son magnéto un résumé de cette épique cavalcade en milieu interlope, Tchang Margouling, un dossier à la main, arrive tout essoufflé dans la chambre. Il ne dit bonjour à personne, murmure quelque chose à l'oreille de J.R. et lui donne le dossier. Après une rapide consultation, la mine déconfite, celui-ci s'adresse à Margaritos. Le flic s'avance alors vers Garrec et lui passe les menottes sans dire un mot.

— Qu'est-ce qui t'arrive le bouffeur d'huile, tu travailles de la cafetière ? demande Garrec.

— On a retrouvé vos cheveux dans la bouche des victimes d’hier et vos empreintes digitales dans le sang visqueux de ces chères petites têtes blondes innocentes. Vous êtes soupçonnée d’être le tueur art-déco, lieutenant Garrec.

— Quoi ?!

— Vous en faites pas, chef, je suis avec vous, dit Ghislain avant de se moucher dans son tee-shirt « No Future » et de s’allumer un joint.